

Christophe OBERLIN

Chroniques de Gaza 2001-2011

Postface de Mahmoud ZAHAR

Éditions Demi-Lune
Collection Résistances

7.

« Gaza, ça n'existe pas ! »

Juillet 2004

« Gaza ? Ça n'existe pas ! » Celle qui prononce ces mots est une jeune femme d'une vingtaine d'années, qui pourrait être l'une de mes filles. Elle parle couramment deux langues, c'est probablement une étudiante. Jolie, mince, les vêtements ajustés, elle a dans sa poche le téléphone portable qui la connecte au monde et sûrement à son petit copain. Elle fait son travail avec nonchalance, attitude assez classique de ces étudiants qui font des petits boulots. Nous sommes à l'aéroport Ben Gourion de Tel Aviv, au XXI^e siècle. La jeune fille qui fouille mes bagages me pose la question traditionnelle : « Quel était le but de votre voyage en Israël ? » Je lui réponds que je reviens de Gaza, suscitant une moue de dédain : « Gaza ? Ça n'existe pas ! »

Oh, bien sûr, je ne vais pas lui faire un cours. Je ne vais pas me dévoiler, lui dire que je suis déjà allé une dizaine de fois à Gaza, qu'il y a là-bas plus de mille médecins, des hôpitaux, des universités, et que le niveau d'éducation des Palestiniens de Gaza est probablement supérieur à celui

des Palestiniens israéliens. Je ne vais pas lui expliquer que l'homme est né en Afrique, puis a conquis le continent euro-asiatique... en passant par la bande de Gaza, que la Palestine constitue tout simplement le plus ancien site d'implantation de l'histoire de l'humanité, si l'on exclut l'Afrique ! Je ne vais pas lui expliquer que les plus anciens vestiges de monuments retrouvés jusqu'à présent à Gaza remontent à 3 500 ans avant Jésus-Christ, qu'il s'agit de la civilisation de Canaan.

Gaza est entrée dans l'Histoire depuis plus de cinq millénaires. Située en bordure de mer, sur un territoire presque sans défense naturelle, Gaza fut régulièrement envahie par ses voisins, première ville à conquérir pour l'Égypte dans sa tentative de s'agrandir vers la Syrie, ou à l'inverse pour les différents empires du Proche et du Moyen-Orient attirés par la conquête de l'Égypte. Gaza parfois même simple monnaie d'échange, comme en 2005, dans le but de permettre à Israël d'asseoir son emprise sur la Cisjordanie.

Je ne vais pas lui dire que la plus grande force des Gazaouis, c'est d'être restés là et d'avoir continué à vivre et à construire leur propre Histoire, en dépit des conflits.

Non, je ne lui parlerai pas de la conquête de Gaza par le Pharaon Touthmôsis III, le «Napoléon égyptien», avec son armée gigantesque. Gaza tomba rapidement, et ses dirigeants se soumièrent avec un empressement bien compris comme le montrent les correspondances de Tell el-Amarna écrites sur des tessons d'argile. Mais certaines lettres réclament aussi protection contre les «Habiri» ou «Apirou», pillards enfuis des cités et regroupés en bandes sur les collines de l'intérieur.

Je ne lui dirai pas que la Syrie reprit le dessus, et que 100 ans plus tard, c'est le pharaon Sethos qui marcha sur Gaza. L'image du retour de Sethos triomphant, prisonniers sous les bras, est gravée à jamais sur les pierres de Karnak, ainsi qu'une carte qui mentionne le nom de Gaza.

Je ne lui parlerai pas des Hittites d'Anatolie qui entrèrent à Gaza, apportant la technologie du fer qui permettra aux Philistins de tailler un temps des croupières aux Hébreux, descendants des Apirou. Je ne mentionnerai pas Ramsès III qui gagna une dernière bataille au nord de Gaza contre les «peuples de la mer», colons venus par terre et par mer d'Anatolie et des îles de Méditerranée orientale, vers 1175 avant Jésus-Christ.

Je ne lui conterai pas que les Assyriens envahirent alors, pour cent ans, Gaza, qui fut mise à sac. Son roi, Hanoun, après avoir fui en Égypte pour solliciter une aide, fut curieusement rétabli sur son trône par les Assyriens, comme vassal. Il essaya ensuite vainement de mener une coalition pour s'affranchir de l'emprise assyrienne. Un *modus vivendi* s'établit, pragmatisme éternel des Gazaouis!

Je ne tenterai pas de lui expliquer le traumatisme inouï infligé par les Grecs, avec Alexandre le Grand qui prit Tyr au prix d'un abominable massacre (8000 morts, 2000 étant crucifiés «pour l'exemple» le long de la route). Les villes du sud se rendirent en conséquence, sauf Gaza! Son commandant, Batis, défendit pendant deux mois une cité qui n'avait pas été soumise depuis deux siècles. L'eau manqua aux attaquants, Alexandre fut blessé deux fois. La population de Gaza fut finalement massacrée et Batis traîné par les pieds derrière le char d'Alexandre, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je ne lui parlerai pas non plus de Flavius Josèphe, historien juif établi chez les Romains, qui raconte comment la campagne contre Gaza dura un an, jusqu'alors la plus longue bataille de son histoire. Et Gaza tomba sous le contrôle hasmonéen* pendant 36 ans. Le conquérant romain Pompée rétablit Gaza dans son autorité, qui remercia ce dernier... en adoptant son calendrier !

Rien non plus sur la période byzantine, période au cours de laquelle aucun siège, aucun massacre d'envergure n'eut lieu : seulement des études, des arts, et du vin ! Un calme relatif qui dura trois siècles, jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident, prétexte pour les Perses de reconquérir Gaza.

Je ne lui dirai pas qu'au VII^e siècle la conquête arabe de Gaza fut rapide et relativement pacifique. De nombreux commerçants arabes étaient déjà installés sur place. Les lieux de culte furent répartis entre chrétiens et musulmans. On raconte même qu'un complot contre le commandant de l'armée arabe fut déjoué grâce à un chrétien d'origine arabe, au plus grand bénéfice de ses coreligionnaires ! Nouvelle période de prospérité, attestée par les célèbres historiens arabes Ya'qubi, al-Muqaddasi, Ibn Haukal, repris plus tard par Ibn Khaldoun.

Je ne lui parlerai pas du massacre des habitants de Jérusalem par les croisés le 15 juillet 1099. Gaza fut alors incorporée au royaume latin de Jérusalem, et les armées

* La dynastie hasmonéenne régna sur la Judée de 140 à 36 av. J-C. Le roi hasmonéen Alexandre Jannée soumit Gaza à un siège d'une année en 102-101 avant J-C. À l'issue de sa victoire, il détruisit Gaza, son port Anthédon, ainsi que la ville de Raphia (Rafah). En 64 av. J-C, Pompée restaura Gaza dans ses droits, et incorpora le territoire à la province de Syrie.

reprirent leurs défilés à Gaza, avec les Fatimides égyptiens au XII^e siècle, dans une série de tentatives infructueuses pour vaincre les croisés. Les chevaliers templiers prirent Gaza sans coup férir. Ashkelon tomba après un siège de plusieurs mois. C'est alors que le neveu de Nur al-Din, Saladin, fut envoyé comme vizir à la cour fatimide du Caire, pour prendre le pouvoir. En 1170, Saladin prit aux croisés la ville basse de Gaza, mais la citadelle resta aux mains des chevaliers templiers. Ce n'est qu'en juillet 1187 que le destin bascula en faveur de Saladin qui écrasa les croisés à la bataille d'Hattin, près du lac de Tibériade. En septembre, les croisés d'Ashkelon puis de Gaza se rendirent, en échange de la libération du grand maître templier Gérard qui avait été fait prisonnier, sage négociation qui évita un nouveau massacre à Gaza. Mais les croisés n'en avaient pas terminé : Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion prirent Gaza en 1192.

Au XII^e siècle, Gaza passa ainsi en quelques décennies des croisés à Saladin, puis à nouveau aux croisés, aux Turcs, aux Mongols et aux mamelouks égyptiens (avec Baybars, vice-roi de Gaza qui les vainquit à la bataille d'Ain Jalout et détruisit les dernières forces des croisés).

Je ne ferai pas l'injure à notre étudiante de lui rappeler qu'au XV^e siècle, émergea l'Empire ottoman, du nom de son premier chef, Uthman (Osman), et que l'un de ses successeurs, Selim I^{er}, envahit Gaza puis Le Caire, amorçant le contrôle de la région pour les 4 siècles à venir.

Je ne lui parlerai pas de Napoléon qui, en 1799, après avoir pris Le Caire, non sans massacres sanglants (têtes coupées, exécutions sommaires, incendie des cultures,

etc.), s'empara de la forteresse d'El-Arish avant de marcher sur Gaza. Le corps d'armée qui précédait Napoléon emprunta alors par erreur le chemin du désert, tandis que Napoléon presque désarmé pénétrait dans Khan Younis. Sur la place centrale, se trouvaient de nombreux cavaliers arabes. Mais ils crurent que Napoléon précédait son armée, et s'enfuirent. Capturer ou tuer Napoléon aurait été aisé : l'Histoire du monde aurait pu basculer à Khan Younis !

Après la fuite de Napoléon, un chef de l'unité albanaise de l'armée ottomane basée en Égypte, Mohamed Ali, allait émerger, conquérir le pouvoir et marcher sur la Syrie, s'emparant de Gaza sans violence en 1832, pour refluer sous la poussée ottomane huit ans plus tard. En 1882, c'était au tour des Britanniques d'envahir l'Égypte et Gaza, et avec eux débarquèrent des missions caritatives et religieuses.

Je ne lui parlerai pas de la première guerre mondiale, lorsque la progression des troupes britanniques contre l'Empire ottoman fut durablement stoppée à Gaza ! 10 000 Anglais et autant de Turcs périrent pendant la terrible bataille de Gaza. Deux premières attaques eurent lieu au printemps 1917. L'opération avait été soigneusement préparée : on avait construit une voie de chemin de fer pour acheminer le matériel et l'eau. 1 500 tonnes d'eau étaient nécessaires pour les 44 000 combattants anglais et leurs 9 000 chevaux, pour ce qui allait être la dernière grande charge de cavalerie de l'histoire militaire. Malgré la forte supériorité numérique britannique, l'armée ottomane conserva Gaza. Les Ottomans, comme aujourd'hui les Palestiniens, développèrent à l'infini la

meilleure défense de Gaza : les tunnels, casemates, abris, faciles à creuser dans le sable du sous-sol. La moindre poutre de construction servit à étayer les tunnels, la moindre étoffe fut transformée en sac à remplir de sable. Et les Turcs tinrent le choc, à un contre quatre. Gaza ne tomba que six mois plus tard, après le remplacement du commandement britannique. Tous les moyens furent utilisés : le bombardement de la ville depuis la mer par des navires de guerre, les premiers hydravions qui dirigeaient les tirs, (la téléphonie sans fil venait d'apparaître!), un afflux de troupes supplémentaires portant la supériorité numérique des Britanniques à huit contre un. Pathétique Gaza, de tout temps le champ d'expérimentation des armes nouvelles. Gaza fut pilonnée par l'artillerie. Les bombardements détruisirent une fois de plus l'héritage architectural et historique de la ville.

Non, je ne vais pas raconter tout cela à notre charmante étudiante. Quand on est soumis à l'interrogatoire de quelqu'un qui ne vous veut pas du bien, on ne répond pas par un discours structuré, en accumulant les détails, en multipliant les arguments. La personne qui vous interroge a des convictions qui sont de l'ordre de la foi, c'est-à-dire qui ne se discutent pas. Vous n'arriverez pas à convaincre. En revanche, tout ce que vous direz sera éventuellement retenu contre vous : habile stratégie qui consiste à vous amener tranquillement en terrain découvert pour mieux vous foudroyer. Oh, bien sûr, ce n'est pas mon étudiante qui va réaliser ce plan diabolique. Mais elle est là pour appeler son supérieur au moindre doute. Et son supérieur a aussi un autre supérieur. Et plus ils sont supérieurs, moins ils sont sympathiques. Le supérieur du supérieur fait probablement partie de ces personnages qui évitent

aujourd'hui de se déplacer à l'étranger. Autrement dit, malgré l'aspect anodin de notre échange, ce n'est pas une plaisanterie. Mes réponses laconiques, leur mièvrerie, mon anglais chaotique, sont le fruit d'une longue expérience, celle de centaines d'heures d'attente et d'interrogatoires aux différents « check-points » dont l'occupant a parsemé la Palestine.

Les peuples colonisés n'ont pas d'Histoire, c'est bien connu. Ce ne sont d'ailleurs que des tribus, clans ou ethnies, qui parlent des idiomes, au mieux des dialectes. Leurs vestiges nous renseignent sur leurs coutumes. S'il reste des traces écrites, il ne s'agit que de « proto écritures » que l'on étudie confidentiellement, à la manière d'un entomologiste.

La réaction de notre jeune étudiante en vaut bien d'autres. Du discours d'Alger de Valéry Giscard d'Estaing (« La France historique salue l'Algérie indépendante »), à celui de Dakar prononcé par Nicolas Sarkozy (« L'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire »), les peuples colonisés, aux yeux des Occidentaux, n'ont en réalité pas *droit à l'Histoire*. Si on les honore en parlant d'eux, c'est en marge de la vraie Histoire, la nôtre. Leur éventuelle Histoire est en fait ce que nous pensons qu'elle fut. Et les historiens arabes ne sont évidemment que de simples « chroniqueurs », dont les écrits sont à évaluer à l'aune de notre science. Ainsi est né « l'orientalisme » magistralement mis à nu par Edward Saïd, vision par les Occidentaux de tout ce qui est « autre », mêlant allégrement langues, cultures, histoires de peuples aussi différents que les peuples du Maghreb ou les Japonais ! Mais ce mélange n'est pas simplement le reflet de notre

inculture (beaucoup «d'orientalistes» ne parlent pas même une langue de «l'Orient!»), ce fut et demeure aussi le fondement pseudo-scientifique de la justification de l'oppression des faibles par les forts. La négation de l'Histoire des peuples colonisés constitue bien l'un des instruments de la colonisation. Tous les moyens sont bons, sans omettre de réinventer l'Histoire du colonisateur à partir du mythe.

«Il n'y a pas si longtemps», déplorait Jean-Paul Sartre en 1961, «la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cents millions d'indigènes». Seule l'Histoire des premiers comptait. Osons espérer que les temps ont changé. Oui, Gaza existe, Gaza a une Histoire, Gaza a *droit à l'Histoire*.